

Vimont, dans sa Relation de 1642. La crainte qu'on avait des Iroquois avait tellement abattu les coeurs qu'on ne vivait que dans les appréhensions de la mort. Mais sitôt que la nouvelle fut venue qu'on allait dresser des fortifications sur les avennes des Iroquois, toute crainte cessa, chacun reprit courage et commença à marcher tête levée, avec autant d'assurance que si le fort eut été déjà bâti."

M. de Montmagny se hâta donc de partir de Québec, vers la fin de Juillet, afin de dévancer, autant que possible, l'époque ordinaire de l'entrée en campagne de ces Sauvages adversaires. Il emmenait avec lui, sur trois barques et un brigantin munis de pierriers et de fusils de rempart, — outre les quarante soldats qui devaient composer la garnison du fort Richelieu,— une soixantaine d'hommes résolus et bien armés.

Le 2 Août, M. de Montmagny se trouvait encore à Trois-Rivières, attendant avec impatience un vent favorable, lorsqu'une flottille Iroquoise, partie du fort même dont nous avons parlé plus haut et qui croisait à hauteur des îles de Sorel, surprit et tailla en pièces un parti de Hurons qui s'en revenaient de la traite et menaçaient avec eux, à la mission des PP. Jésuites de leur pays, le vénérable Père Jogues avec deux jeunes François. (1)

Dès qu'on apprit à Québec la nouvelle de la capture du Père Jogues, la consternation la plus grande se répandit dans toute la ville. "Le Canada n'avait pas encore vu un pareil accident," écrivait la Mère de l'Incarnation, depuis qu'on y prêche le St. Evangile. Vers le même temps un autre parti Iroquois prit une compagnie de Hurons qui venaient faire leur traite au poste de Montréal, tellement que ces barbares commandaient la rivière de toutes parts."

Cependant M. de Montmagny qui ignorait l'événement tragique que nous venons de raconter, et qui ne soupçonnait nullement le voisinage si proche de l'ennemi, avait choisi, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la ville de Sorel, l'emplacement de son fort. Ce terrain fut bénit le 13 août, et après la célébration de la messe

qui fut suivie de décharges d'artillerie et de mousquetaires, chacun se mit résolument à l'œuvre, les uns creusant les fossés, d'autres élevant à la hâte une palissade, afin de se mettre le plus tôt possible à l'abri d'une surprise.

Sept jours après cette cérémonie, raconte M. l'abbé Faillon, des Iroquois au nombre d'environ trois cents, étant sortis de leur fort, descendaient la rivière Richelieu pour tomber sur les Français et les Sauvages alliés qu'ils pourraient surprendre, ne furent pas médiocrement étonnés de rencontrer sur leur passage cette fortification nouvelle qu'ils n'y avaient pas vu quelques jours auparavant. Encélés néanmoins par leur récente victoire, ils se divisaient en trois bandes et attaquaient le fort avec tant de résolution qu'ils semblaient devoir l'enlever d'emblé. Déjà même ils mettaient le pied dans le retranchement et d'autres tiraient sur les Français par les meurtrières de la redoute, lorsqu'un caporal nommé Durocher fond sur eux, tête baissée, avec quelques soldats et les repousse vigoureusement. M. de Montmagny, alors sur son brigantin, se fait porter promptement à terre, entre dans le réduit, et fortifiés par la présence du Gouverneur, les Français se ruent sur l'ennemi avec tant d'impuisoté qu'ils lui font lâcher prise et l'obligent à la retraite. Dans cette action les Français perdirent un caporal nommé Deslauriers et eurent quatre hommes blessés; du côté des ennemis il y eut aussi bien des blessés et l'un d'eux resta mort sur la place. Les Iroquois firent néanmoins leur retraite avec beaucoup d'ordre et regagnèrent ainsi leur fort. (1)

Quoique la victoire fut demeurée aux Français, il n'en est pas moins vrai que la nouvelle de cette audacieuse tentative des Iroquois et celle de la prise du Père Jogues, arrivant coup sur coup comme autant de désastres dans la bonne ville de Québec, y accrut singulièrement la terreur qu'inspiraient déjà ces Barbares.

"Jamais, rapporte la mère Marie de l'Incarnation, ils n'avaient osé attaquer les Français dans leurs forts, et sans la rencontre de celui-ci, on dit qu'ils se seraient jetés sur celui de Montréal et sur les Trois-Rivières. Si Monsieur notre Gouverneur n'eut été sur les lieux, tout était perdu, car il n'y fut resté que trente ou quarante hommes. L'on a trouvé proche de notre fort, une place où ces Barbares ont fait brûler des hommes, mais on ne sait si ce sont de nos captifs ou d'autres."

Or, pendant que les Iroquois parcourraient ainsi le fleuve, en tout sens, depuis l'embouchure du Richelieu jusqu'à Québec que dans les appréhensions de la mort, et qu'à chaque instant on croyait tout perdu, le calme le plus parfait, la sécurité la plus profonde régnaient à Villemarie dont les fossés reniaient à peine d'avoir été creusés et qui n'avait encore qu'une simple palissade de pieux debout, étroitement entrelacés pour protéger, contre un coup de main, les tentes et les pavillons servant d'habitations provisoires à la retraite de M. de Maisonneuve, fort peu nombreuse alors, car une partie des hommes fut employée tout l'été à transporter de Puiscau et de Ste Foye les effets qui y avaient été laissés, comme aussi àachever le magasin qu'on avait commencé dès l'année précédente à Québec, ce qui fut cause qu'il ne demeura à Villemarie qu'une vingtaine de colons.

(1) Les douze canots mortis par les Hurons qui tombèrent ainsi au pouvoir de ces barbares, portaient le petit amoncellement nécessaire aux PP. Jésuites de la Mission des Hurons, et des vivres pour trente-trois personnes que ces Pères y entretiennent. Tout devint la proie des vainqueurs ainsi qu'elles a mes à feu et les munitions dont ces Hurons venaient de se procurer dans leur traite. Au pays des Iroquois le Père Jogues fut accusé de mauvais traitements. Après qu'on l'eut coupé le ponce de la main gauche, arraché les ongles et mis du feu sur l'extrémité de ses doigts ainsi mutilés, on lui ôta sa soutane et on le revêt à la manière des sauvages, en romissant mille paroles outrageantes contre les Français et contre les Sauvages chrétiens; sur la huine des Iroquois contre nous avait la religion pour motif, aussi bien que la politique nationale. Un jeune François nommé René Gouipil, compagnon du Père Jogues, ayant formé le signe de la croix sur le front d'un Iroquois en bas âge et crié la main de celui-ci pour lui anorendre à le faire, le grand père de cet enfant qui aperçut Gouip dans cette action, dit incrédulement à l'un de ses neveux : "les Hollandais nous assurent que ce que fait ce pri-onier ne vaut rien, cela causera la mort de mon petit-fils; va donc tuer ce misérable." Là-dessus l'autre s'arma d'une hache, attend le moment favorable et cassa la tête à Gouip qui, en rendant le dernier soupir, prononça le saint nom de Jesus. Le Père Jogues lui-même fut menacé d'un pareil traitement pour avoir fait le signe de la croix. Heureusement les Hollandais informés de sa captivité, parvinrent ensuite, au moyen de présents, à le retirer des mains de ces barbares. (M. l'abbé Faillon).

(1) M. l'abbé Faillon.